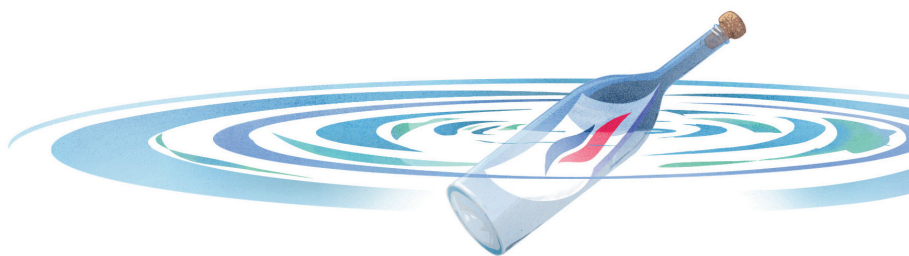


Hervé Le Bras

LE PARI
DU F.N



autrement

Le pari du FN

Édition : Marie-Pierre Lajot
Création des cartes : Hervé Le Bras
Adaptation graphique des documents :
Légendes-cartographie

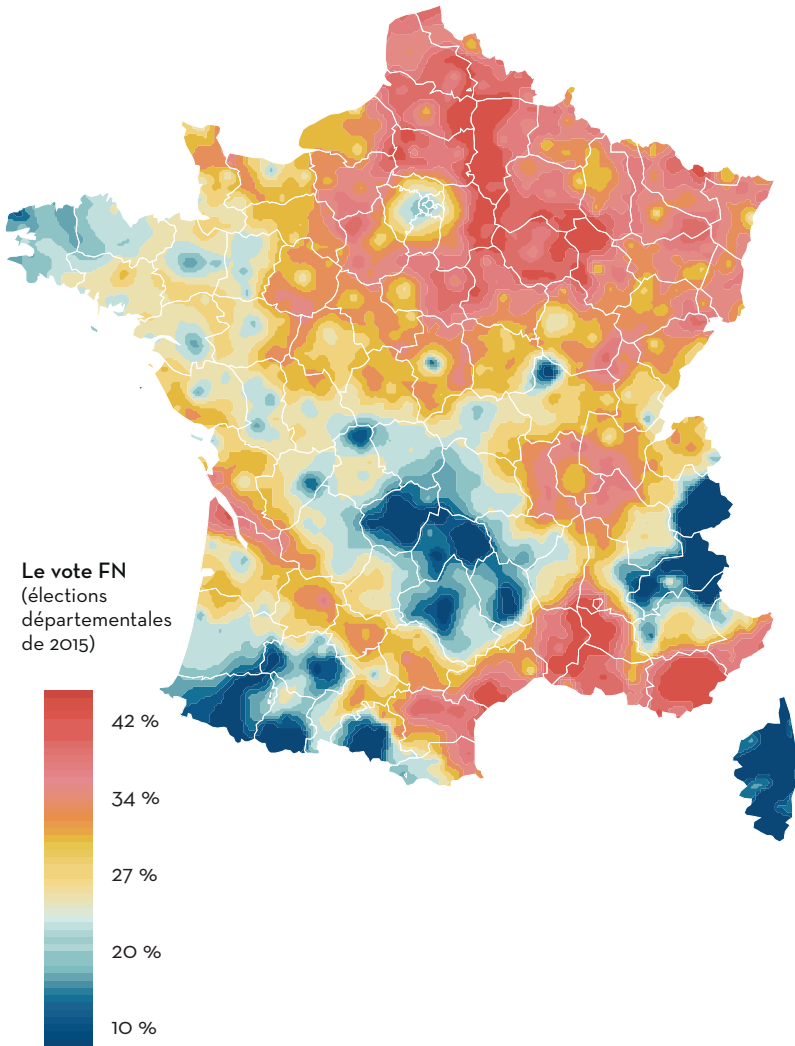
Collection **Angles & Reliefs**
© Éditions Autrement, Paris, 2015.
www.autrement.com

Le pari du FN

Hervé Le Bras

Collection Angles & Reliefs
Éditions Autrement

LES TROIS VOTES FN



INTRODUCTION

La répartition des votes FN dessine sur la carte de France une structure forte que ni les discours des dirigeants ni ceux des analystes politiques ne laissent deviner. Les élections départementales de 2015 en livrent le témoignage le plus récent. On distingue nettement sur la carte trois couches. La première occupe deux vastes zones : au nord d'une ligne allant de Caen à Belfort et le long du rivage méditerranéen sur plus de cent kilomètres de profondeur. C'est la plus ancienne couche. Elle remonte au premier résultat massif du FN lors de l'élection européenne de 1984. La seconde couche a l'apparence d'une tranche de gruyère dont les trous correspondraient aux principales agglomérations où le vote FN s'effondre tandis qu'il prospère à leur périphérie. Cette seconde couche s'est solidifiée lors de l'élection présidentielle de 2007 quand Sarkozy a tenté un hold-up des voix du FN, ce qu'il a mieux réussi dans les villes que dans les campagnes. La troisième couche est composée de grands axes de circulation, le couloir rhodanien, la plaine alsacienne, la vallée de la Garonne après Toulouse, principalement. Elle constitue l'ultime trace d'une diffusion initiale explosive à la manière dont le rayonnement fossile à 3 K est un vestige du big bang.

On a souvent attribué chacune des couches à une pulsion psychologique particulière des électeurs. La première couche exprimerait le rejet de l'immigration car elle correspond aux

régions où les immigrés résident le plus fréquemment. La seconde traduirait le sentiment d'exclusion des classes populaires reléguées loin des villes. Quant à la troisième, elle répondrait au sentiment maintes fois exprimé lors d'interviews ou simplement aux comptoirs des cafés que l'« on n'est plus chez soi » à cause du va-et-vient des populations. Les trois motivations coaguleraient en un ras-le-bol qui trouverait son exutoire dans un vote de protestation.

Il est difficile de croire qu'une protestation dure pendant trente et un ans, de 1984 à aujourd'hui. Il est aussi difficile de donner crédit aux motivations psychologiques un peu sommaires qui viennent d'être citées. De nombreux faits les invalident. Le lien entre la présence d'immigrés et le vote FN n'est en général pas vérifié à plus petite échelle que le département. Le fait que les ouvriers soient plus fréquents en zone rurale et que le vote FN y soit plus élevé n'explique pas pourquoi 15 % seulement des ouvriers de la région Midi-Pyrénées votent FN, mais 48 % de la région Champagne-Ardenne. S'y ajoute le fait que les ouvriers restent plus nombreux dans les agglomérations qu'en dehors même si leur proportion dans la population totale est faible.

Puisque la psychologie ne rend pas bien compte de la grande variabilité géographique du vote, il est tentant de chercher la clé du mystérieux comportement des électeurs FN dans l'histoire de l'extrême droite. Tout comme le vote centriste se nourrit du terreau du catholicisme, le vote FN se développerait sur des terres depuis longtemps favorables à l'extrême droite, ou plus largement, tentées par le populisme. Le second chapitre de ce livre explorera cette hypothèse historique en partant du second Empire. On aboutira à un échec cinglant : rien dans les géogra-

phies du bonapartisme, du boulangisme, de l'affaire Dreyfus, du poujadisme et des premiers votes en faveur de Le Pen ne laissait présager l'implantation du FN à partir de 1984.

Souvent, pour récupérer les électeurs du FN, les partis de gouvernement affirment qu'ils distinguent les dirigeants aux relents fascistes et xénophobes des simples électeurs « égarés ». Ces simples électeurs, qui ne sont pas si simples que cela, vont être scrutés dans les chapitres suivants. Les déclarations, les propositions, les slogans, en un mot l'idéologie des couches dirigeantes du FN seront d'abord pris au sérieux. Avant nous, des ouvrages de qualité les ont disséqués avec pertinence¹. Leurs auteurs supposent en général soit que les arguments du FN influencent directement les électeurs, soit plus justement qu'ils cristallisent des sentiments populaires diffus. Mais quels sont ces sentiments diffus, comment se sont-ils formés ? Sans eux, malgré les plus beaux slogans du monde élaborés par les meilleurs communicants, le FN ne récolterait pas plus d'un pour cent des suffrages comme il en a fait l'expérience durant la décennie qui a suivi son apparition en 1972. Dans le troisième chapitre, on constatera effectivement que les thèmes de l'immigration et de la sécurité si souvent invoqués par le FN apparaissent comme les prétextes et les incarnations d'un malaise plus profond des électeurs.

Il faut donc aborder différemment les raisons du vote FN en remplaçant les motivations de ses électeurs dans le cadre de leur vie sociale, de leur proche entourage et de leurs aspirations. Le quatrième chapitre montrera que les changements radicaux de la société locale dans les années 1970 et 1980 ont perturbé les relations de voisinage et plus généralement la sociabilité dans des régions entières. On trouvera là une explication anthropo-

logique à la première couche géographique du vote FN. Mais, intenses à l'échelle séculaire et éventuellement sur quelques décennies, de tels changements sont cependant lents au regard du temps politique. Comment expliquer que, entre 1979 et 1984, le vote FN aux élections européennes passe brutalement de 1,3 à 11,6 % des suffrages ? Dans le cinquième chapitre, la métaphore de l'explosion et celle de la contagion fourniront un modèle de cette fulgurante progression du vote FN sur un terrain social entrevu au chapitre précédent mais aussi sur un terrain physique fait de fleuves, de plaines, de rivages et de montagnes qui facilitent ou entravent les communications. Cette manière d'envisager l'apparition d'un nouveau courant politique sur le modèle d'une épidémie n'étant pas très courante, on montrera qu'elle s'applique tout aussi précisément à d'autres surgissements politiques, en particulier à celui du parti des chasseurs et des pêcheurs (CPNT) en 2002 et à celui du parti de Philippe de Villiers (MPF) aux élections européennes de 1994. Ces deux épisodes offriront en quelque sorte des modèles réduits de l'émergence du FN dont la troisième couche géographique forme le vestige.

Reste la seconde couche, celle qui oppose les centres des grandes villes votant peu pour le FN à leurs périphéries de plus en plus lointaines votant de plus en plus pour le Front. Le sixième chapitre montrera que cette couche combine une crise de la sociabilité de même nature que celle qui a produit la première couche, et une crise des aspirations. Un tri social de plus en plus précis a positionné les ménages français à une distance des grands centres urbains d'autant plus importante que leurs caractéristiques éducatives, professionnelles et patrimoniales étaient plus basses, rendant leur progression ultérieure vers le

centre de plus en plus improbable. Alors, pour eux plus encore que pour les électeurs des deux autres couches, le vote FN a pris la signification d'un pari logique et rationnel, le seul qui leur donnerait une chance même infime de changer véritablement leur situation comme le dernier chapitre qui donne son titre à l'ouvrage le montrera.

Les sentiments populaires, ou pour le dire plus généralement les mentalités, sont beaucoup plus difficiles à étudier que l'idéologie. Cette dernière produit de nombreux documents facilement accessibles, discours, déclarations, programmes, tracts, journaux au service du FN. Au contraire, les mentalités ne peuvent être saisies qu'indirectement². Heureusement, elles n'existent pas individuellement, mais dans des groupes de personnes en contact fréquent les unes avec les autres. Elles sont une caractéristique sociale et non personnelle. Les membres de ces groupes vivent en général à proximité les uns des autres si bien que leur comportement peut être mis en évidence par des statistiques à une échelle fine, souvent ici celle de la commune. Cet ouvrage comportera donc un certain nombre de cartes qui constituent le meilleur moyen de révéler les différences de comportement électoral. On pourra objecter qu'il faudrait étudier à la fois l'idéologie propagée par le FN et ses résultats locaux aux élections. Mais la relation entre les deux ordres de faits, si elle intéresse au plus haut point le monde politique, ne dit pas pourquoi on vote pour le FN à tel endroit et non à tel autre. Les politiques pensent souvent que les prises de parole du FN conditionnent les votes en sa faveur. Ici, on estime, au contraire, que les responsables du FN sont à la remorque des électeurs dont ils tentent de deviner les pulsions et les aspirations pour les traduire en paroles, en symboles et en programmes. En se

concentrant sur les résultats électoraux, donc sur leur expression au moyen de cartes, cet ouvrage vise la compréhension du vote. Ceux qui se focalisent sur les discours visent plutôt l'action politique pour ou contre le FN. Savoir ou pouvoir, éternel dilemme.

Morphologie du FN

Lorsqu'il est fondé en 1972 par Jean-Marie Le Pen, le FN est un groupuscule d'extrême droite qui dispute à d'autres groupuscules du même acabit quelques rares électeurs. Il accumule une collection d'échecs jusqu'à deux élections locales en 1983, l'une à Dreux où son candidat, Jean-Marie Stirbois, obtient 17 % des suffrages au premier tour de l'élection municipale, et l'autre à Aulnay sous bois, l'une des forteresses communistes où il atteint 13 %. Les élections européennes vont avoir lieu l'année suivante. Presque personne ne s'intéresse aux gesticulations du FN que Lionel Jospin traite de « baudruche » quelques semaines avant le scrutin. Jusqu'à ce qu'au soir du 17 juin 1984, il empoche 11 % des suffrages exprimés avec 2 204 000 voix talonnant un PC mal en point à 2 261 000 voix.

Les commentateurs se rassurent comme ils peuvent. Faute d'avoir prévu l'apparition d'un quatrième personnage dans la cour des grands partis, ils parlent d'un électorat « volatile » (Jean-Marie Colombani, alors directeur du *Monde*), d'un succès des idées simplistes sous couvert de bon sens (Edwy Plenel), d'un vote de droite extrême plus que d'extrême droite (Jérôme Jaffré de la Sofres). Ce dernier s'appuie sur quatre sondages de son organisme effectués durant le mois de mai précédant

l'élection. Interrogés sur leur préférence partisane, les électeurs du FN ne sont que 24 % à se revendiquer d'extrême droite. 45 % se réclament du RPR et de l'UDF, les partis de droite de l'époque, 12 % de partis de gauche et 18 % n'indiquent aucune tendance. Les caractéristiques sociales des sondés sont en outre assez énigmatiques : le FN a séduit les hommes plus que les femmes (6 contre 4), les personnes de plus de 35 ans plus que les jeunes, les cadres supérieurs et les professions libérales plus que les classes populaires, les catholiques non pratiquants plus que les dévots.

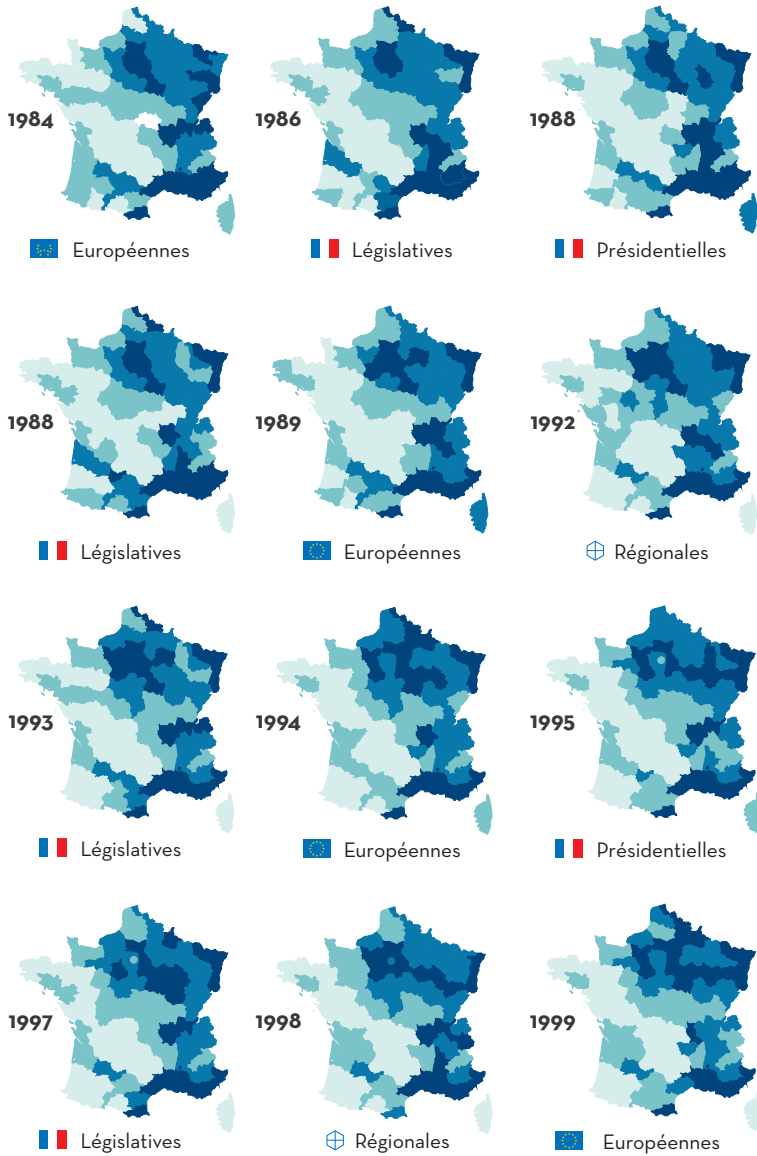
C'est le début d'une longue série de sondages dont les résultats divergents sinon contradictoires serviront à décrire l'évolution capricieuse du vote FN au fil du temps. Pourtant, dans cette volatilité, dans ce simplisme, dans cette mauvaise humeur d'une droite se portant à ses extrêmes, les observateurs politiques auraient pu être intrigués par l'extraordinaire géographie du vote. En 1984, zones de force et de faiblesse étaient déjà celles qui ont été décrites sur la carte du chapitre introductif à quelques exceptions près. Les contrastes étaient déjà très importants, par exemple entre l'Ille-et-Vilaine à 6,5 % et les Alpes-Maritimes à 21,4 %, deux départements avec une grande ville dont les scores en faveur du FN étaient dans la même proportion : respectivement 8,2 % à Rennes et 22,8 % à Nice. Des départements très ruraux accusaient aussi un grand contraste, 4,7 % dans le Cantal mais 15,9 % dans les Pyrénées-Orientales. On ne savait pas encore que cette géographie était appelée à durer dans ses grandes lignes, jusqu'à maintenant et avec une incroyable opiniâtreté.

La géographie immobile du FN est en effet frappante. 21 cartes, toutes tracées selon le même principe (4 classes ou quartiles contenant chacune le même nombre de départements,

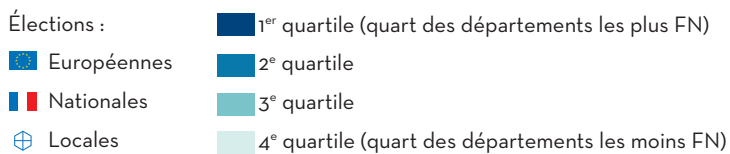
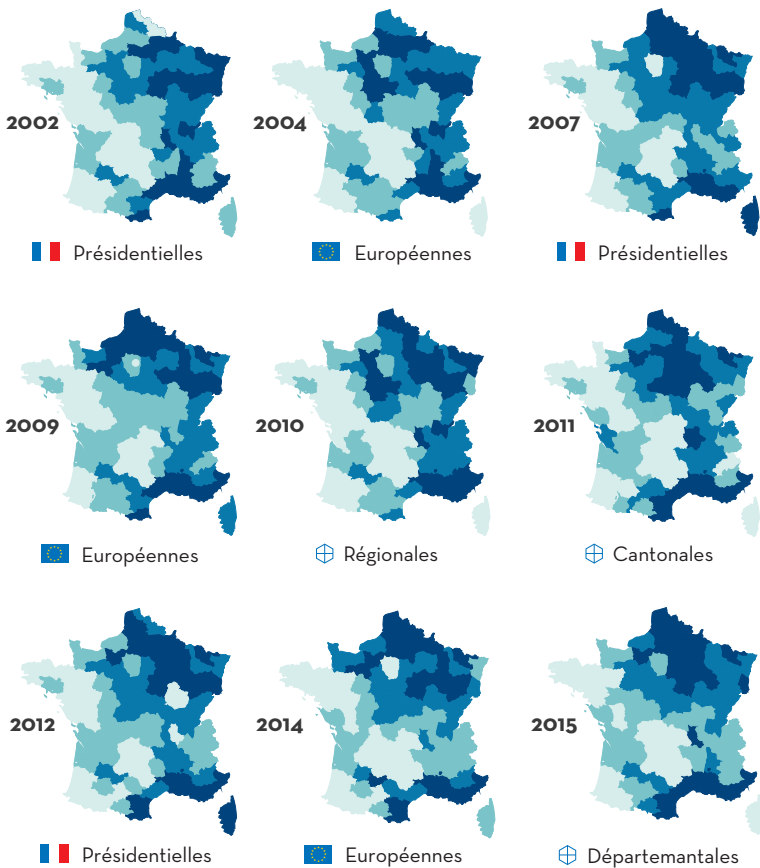
du plus faible vote FN au plus fort³), sont presque identiques au premier coup d'œil bien qu'elles s'échelonnent sur plus de trente années, de 1984 à 2015, qu'elles concernent des élections de tous les types (présidentielles, législatives, européennes, régionales, cantonales ou départementales), et que le niveau moyen du vote FN varie de 7,5 % (élections législatives de 1988) à 25,8 % (élections départementales de 2015). Mieux que sur une carte communale, on voit se dessiner une célèbre ligne reliant Saint-Malo à Genève, qui séparait au XIX^e siècle la France « éclairée », c'est-à-dire alphabétisée, d'une France encore largement analphabète. Cette référence historique a son charme mais elle est dépourvue d'efficacité, car on ne comprend pas comment les différences d'éducation se répercuteraient en différences politiques un siècle plus tard. Le vote en faveur du FN est aussi toujours élevé dans la vallée du Rhône, dans les départements méditerranéens, les plus démocratiques aux premiers temps des Républiques⁴, et dans la vallée de la Garonne, pourtant traditionnellement arrimée au radical-socialisme.

Une seule formation politique a montré une telle constance dans son implantation territoriale, le Parti communiste de 1936 jusqu'à son agonie à la fin du XX^e siècle. Mais deux raisons sinon trois expliquaient son implantation : il s'était installé dans les régions les plus déchristianisées du Sud méditerranéen, du centre, en arc de cercle de la Garonne au Berry par le Limousin, et dans le Nord industriel. Sa cartographie était peu ou prou le négatif de celle de la pratique religieuse et les sondages le confirmaient au niveau individuel. Plus on était religieux, moins on votait pour le PC. La seconde raison était idéologique au sens fort. Il y avait incompatibilité entre la doctrine de l'Église et celle du parti, même si parfois des convergences s'amorçaient

1984-2015 : L'EXTRAORDINAIRE



GÉOGRAPHIE IMMOBILE DU FN



(sur l'attention portée aux pauvres et, plus surprenant, sur le refus de la contraception lors de la querelle Derogy-Thorez en 1956⁵). La troisième raison, elle aussi assez évidente, tenait à l'appareil militant très développé dans les zones où le PC était en force (syndicat CGT, vente de *L'Humanité dimanche*, mouvements de jeunesse).

Aucune de ces trois raisons ne peut être invoquée là où le FN remporte le plus de suffrages : en matière d'idéologie, il ne peut aligner que quelques slogans. Nonna Mayer⁶ note par exemple que, dans les argumentaires du Front, trois thèmes apparaissent toujours ensemble (le rétablissement de la peine de mort, le trop grand nombre d'immigrés et le fait de ne plus se sentir chez soi), mais au-delà c'est un peu la pagaille. Quant à une géographie existant à l'avance comme celle du catholicisme pour le PC, aucune trace. Enfin, l'appareil militant du FN était très faible en comparaison de celui du PC. Souvent hétéroclite, il mêlait des durs à cuire des mouvements Occident, Jeune Nation ou du GUD à des catholiques intégristes de la revue *Présent* ou à des petits commerçants remontés contre le fisc.

S'il existe un mystère du FN, ce n'est pas du côté de la composition sociale changeante, voire opportuniste, de son électorat, ni du côté d'un cheminement historique de longue durée qui aurait accouché de cette nouvelle figure politique, ni encore de la pertinence de son programme lui aussi variable et opportuniste. Cet ouvrage ne prétend pas trouver la clé du mystère, on en est désolé, mais suivre plusieurs pistes susceptibles de mener à lui. Il repose sur l'idée que la permanence d'une structure offre plus d'indices pour la comprendre que ses variations au cours du temps. La méthode adoptée ici rappelle celle qu'a suivie Étienne Geoffroy Saint-Hilaire pour classer les animaux. À partir de leur

ossature, il a déduit un plan-type des organismes stables indépendamment de la variété des viscères et de la peau. Même si la structure des vertébrés reste fondamentalement la même (on en a trouvé l'explication dans les gènes), elle subit cependant des déformations importantes. Le rat et l'éléphant ont une colonne vertébrale terminée par le crâne et quatre membres chacun en trois parties, mais ils ne se ressemblent guère. L'ossature des cartes du vote FN ne subit pas de telles déformations mais de petites variations d'une élection à la suivante. Souvent, sur les cartes de « La géographie immobile du FN », il s'agit de départements à la jonction de deux catégories qui basculent soit dans l'une soit dans l'autre, pour des raisons mineures ou parce qu'ils sont doublés par d'autres, le Cher, l'Indre, l'Ardèche, la Seine-Maritime par exemple, tous à la frontière séparant les zones de force des zones de faiblesse.

Il existe cependant un déplacement plus systématique mais plus délicat à saisir car la comparaison des cartes ne permet pas de discerner des changements importants à l'intérieur d'une même catégorie. Si un département a le plus fort vote FN à une élection donnée, puis s'il est doublé par 20 départements à l'élection suivante, il continue à figurer dans le quart des départements les plus frontistes alors que son évolution a été importante. Inversement, un département qui passerait de la 20^e position à la 24^e changerait de catégorie. Les cartes des scores d'une élection ressemblant beaucoup à celles des élections voisines, pour mesurer une déformation, il faut comparer les deux bouts de la chaîne, donc les Européennes de 1984 aux départementales de 2015⁷. Trois départements accaparent 40 % de la variation : la Seine qui perd 81 places, le Pas-de-Calais qui en gagne 71, et l'Aisne qui en gagne 40⁸. En dehors de ces chan-

gements extrêmes, une logique territoriale se dessine avec netteté. Paris et les départements de l'ancienne Seine-et-Oise sont passés des plus forts scores aux plus faibles, et les grandes villes sauf celles du Nord-Est ont connu une évolution assez proche. Leurs départements figurent presque toujours dans le groupe de ceux qui ont rétrogradé (relativement) plus que la moyenne : Toulouse, Bordeaux, Marseille, Lyon, Nantes, Rennes, Dijon, Clermont-Ferrand, Caen, Nice, Grenoble, Besançon, Montpellier. Inversement, le vote FN a progressé plus vite que la moyenne dans une large couronne autour de l'agglomération parisienne incluant le Nord, la Picardie, la Champagne, la Bourgogne sauf la Côte-d'Or, le Centre sauf l'Indre-et-Loire, la Normandie sauf le Calvados. Progression aussi dans les départements méditerranéens qui ne sont pas le siège d'une métropole ainsi que sur l'axe joignant l'Atlantique à la Méditerranée (Lot-et-Garonne, Tarn-et-Garonne, Tarn) et sur l'axe Paris-Bordeaux. Indéniablement, ces changements impliquent des zones où la mobilité est facile, comme si le FN relevait d'une propagation épidémique d'autant plus rapide qu'elle rencontrerait moins d'obstacles physiques. Mais l'épais anneau de progression frontiste qui entoure Paris suggère un autre facteur qui évoque une hostilité à la capitale. Plus le vote FN de celle-ci régresse par rapport à la moyenne nationale, plus le vote de celui-là progresse dans une sorte de défi, répondant à la domination par un encerclement. Les départements qui résistent le plus à la poussée FN ne sont pas seulement ceux où ses scores sont habituellement les plus faibles. La majeure partie d'entre eux sont de tradition catholique : Savoie, Aveyron, Lozère, Cantal, Bretagne, Pays basque en particulier. Manque à l'appel l'Est et particulièrement l'Alsace, très catholique traditionnellement, et

LE PARI DU FN

Qui vote Front national et pourquoi ? Les protestataires, les racistes, les exclus, les antisémites ? Ce serait trop simple.

Au-delà des discours même de l'extrême-droite, au-delà des sondages toujours sujets à caution, observons la géographie des votes. Les cartes révèlent à une échelle très fine et précise le trouble ressenti par de nombreux Français : disparition des relations de voisinage, expulsion des métropoles, blocage de l'ascension sociale. Le Front national paraît dès lors l'unique moyen de changer la donne. Pari désespéré, pari perdant en probabilité, mais pari logique... et contagieux.

30 CARTES ET INFOGRAPHIES EN COULEURS

Hervé Le Bras est démographe et historien, directeur de recherche émérite à l'INED et directeur d'études à l'EHESS. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Le mystère français* (avec Emmanuel Todd, Seuil 2013) et *l'Atlas des inégalités* (Autrement, 2014).

ISBN : 978-2-7467-4126-3



9 782746 741263

17,50 €

Retrouvez toute notre actualité sur
www.autrement.com
et rejoignez-nous sur **Facebook**